



COLLOQUE DE CERISY

Sous la direction de
COLETTE CAMELIN ET MARIE-PAULE BERRANGER

1913 : cent ans après

Enchantements et désenchantements

Ouvrage publié avec le soutien
de l'équipe THALIM de l'Université de Paris 3 –
Sorbonne Nouvelle
et de la Fondation d'Entreprise de la Poste.

www.editions-hermann.fr

ISBN : 978 2 7056 8964 3

© 2015, Hermann Éditeurs, 6 rue Labrouste, 75015 Paris

Toute reproduction ou représentation de cet ouvrage, intégrale ou partielle, serait illicite sans l'autorisation de l'éditeur et constituerait une contrefaçon. Les cas strictement limités à l'usage privé ou de citation sont régis par la loi du 11 mars 1957.



hermann

Depuis 1876

- CHAUBET François, *La mondialisation culturelle*, Paris, PUF, coll. « Que sais-je? », 2013.
- *La politique culturelle française et la diplomatie de la langue. L'Alliance française 1883-1940*, Paris, L'Harmattan, 2006.
- *Paul Desjardins et les Décades de Pontigny*, thèse sous la direction de Jean-François Sirinelli, Lille, 1996, t. I (une version abrégée a paru aux Presses du Septentrion en 2000).
- DULLIN Sabine et SINGARAVELOU Pierre, « Introduction. Le débat public : un objet transnational », in *Le débat transnational XIX-XXI^e siècle. Monde(s). Histoire Espaces Relations*, n° 1, mai 2012.
- FROBENIUS Léo, *Le Destin des civilisations*, Paris, Gallimard, 1940 (1936).
- GAUCHET Marcel, *La crise du libéralisme*, Paris, Gallimard, 2007.
- GREEF Guillaume de, *Ère de la mondialité*, Bruxelles, Université nouvelle, 1905.
- GROSSI Verdiana, *Le pacifisme européen 1889-1914*, Bruxelles, Bruylant, 1994.
- KERN Stephen, *The culture of time and space 1880-1918*, Harvard, Harvard University Press, 2003 (1983), p. 244.
- LARBAUD Valéry, *Les poésies de A.O. Barnabooth*, Paris, Gallimard, coll. « Poésie », 1966.
- RASMUSSEN Anne, *L'international scientifique (1890-1914)*, thèse d'histoire sous la direction de Jacques Julliard, Paris, EHESS, 1995, 2 t.
- REMAUD Olivier, « Les antinomies de la raison cosmopolitique », in Pascale Haag et Cyril Lemieux (dir.), *Faire des sciences sociales Critiquer*, Paris, Éditions de l'EHESS, 2012.
- REYNOLDS Siân, *Paris-Edinburgh Cultural connections in the Belle Epoque*, Adershot-Burlington, Ashgate, 2007, p. 79-99.
- RODGERS Daniel T., *Atlantic Crossings. Social Politics in a progressive Age*, Cambridge, Harvard University Press, 1998.
- SAUNIER Pierre-Yves, « Les régimes circulatoires du domaine social 1800-1940 : projets et ingénierie de la convergence et de la différence », *Genèses*, n° 71, 2008.
- STEEL David, « Aux origines américaine et écossaise de Pontigny. Patrick Geddes et Paul Desjardins », *Bulletin des amis d'André Gide*, janvier 2006.

IV

La littérature francophone d'Afrique noire au prisme d'une poétique de l'autodétermination

CHRISTINE LE QUELLEC COTTIER

I. ENTRE NAISSANCE ET DISPARITION ANTICIPÉES

Pendant longtemps... la littérature francophone africaine s'est vu refuser la possibilité d'être un espace de création individuel, parce qu'elle devait représenter l'expression d'une communauté, d'un peuple, et pourquoi pas d'une nation¹. Plus récemment, de nombreux écrivains – participant aussi au manifeste *Pour une littérature-monde*² – ont rejeté violemment ce principe, en considérant que chaque écrivain pouvait exploiter son imaginaire et sa plume sans avoir à se situer en fonction d'une territorialité cartographiée, c'est-à-dire le continent africain. La liberté affichée servira de point d'ancrage à ma réflexion sur l'autodétermination poétique, proposée ci-après comme mode d'accès à une histoire littéraire encore en devenir.

1. Ce déterminisme a été récemment synthétisé dans l'ouvrage *Les chemins de la critique africaine*, G.-B. Madabé, S. Mbondobari et S.-R. Renombo (dir.), Paris, L'Harmattan, 2012; la question avait aussi été traitée par Georges Ngal dans *Création et rupture en littérature africaine*, Paris, L'Harmattan, 1995, ainsi que par Locha Mateso dans *La littérature africaine et sa critique*, Paris, Karthala, 1986.

2. Michel Le Bris et Jean Rouaud (dir.), *Pour une littérature-monde*, Paris, Gallimard, 2006.

Cette conscience et cette affirmation dans la langue sont manifestes dans le dernier roman de Tierno Monenembo, célèbre écrivain d'origine guinéenne, auteur du *Roi de Kabel* qui a reçu le prix Renaudot en 2008, mais aussi du *Dernier des Orphelins*, mettant en scène la mémoire fragmentée d'un jeune garçon rescapé du génocide rwandais, ou encore des *Écailles du Ciel*, fresque contant la rencontre coloniale. *Le Terroriste noir*, son dernier roman paru en 2012, a reçu le prix littéraire Ahmadou Kourouma 2013, ainsi que le prix Erckmann-Chatrian qui récompense une œuvre concernant la Lorraine et le prix du Roman Métis décerné par La Réunion du Livre. Bien sûr, la Lorraine est une figure centrale du roman et, bien sûr, le roman est « métis » si cela implique la présence de l'interculturalité. Pour ma part, je retiendrai que ce texte est un allègre clin d'œil à la situation coloniale : il est porté par une habitante du village de Romaincourt, dans les Vosges, qui s'adresse à des parents africains venus commémorer leur ancêtre décédé pendant la Seconde Guerre, alors que ce « terroriste noir » luttait avec la Résistance française. La narratrice raconte, avec son vocabulaire limité et ses idiosyncrasies, son impossibilité à comprendre l'univers africain de l'homme, Addi Bâ, qu'elle a protégé alors qu'il débarquait dans leur région de villages et forêts en 1940, où les mœurs en pratique semblent plutôt primitives. En fait, la Vosgienne a le rôle de l'indigène donnée dans toute son « étrangeté », découverte simultanément par les parents africains qui l'écoutent et le lecteur qui tient le même rôle.

Avec *Le Terroriste noir*, c'est la vie en France, en situation de guerre et de trahison qui est dépeinte pour essayer de comprendre « ce monde de sauvages », forcément sauvage puisque l'homme a été trahi et livré aux Allemands. Il ne s'agit plus d'appréhender l'Afrique, mais d'envisager toute situation humaine. Le décentrement est total et l'écriture affirme une conscience du passé tant historique qu'esthétique, celle de la mémoire qui tisse les liens entre le temps révolu, le présent et le futur. *Le Terroriste noir* joue à contre-courant de la représentation de l'autre, en cassant les clichés et en plaçant le lecteur européen dans la situation de l'interlocuteur noir. Les deux instances sont superposées et ne doivent

pas être différenciées : ce qui importe n'est plus qui elles sont, mais ce qu'elles interprètent, ce à quoi elles donnent du sens.

Ce roman est particulièrement savoureux lorsqu'on a à l'esprit quelques récits coloniaux, parmi lesquels *La Randonnée de Samba Diouf* des frères Tharaud³ qui, eux, « renvoyaient l'image qu'attendait sans doute leur public, faite de nouveauté et d'autosatisfaction européenne [...] ils recherchaient dans leurs ouvrages les effets esthétiques et la transcription d'impressions personnelles plus que l'exploration d'une altérité⁴ ». Ils excelaient à raconter et « faire sentir » l'âme noire ou les mœurs des indigènes, ce que le roman de Monenembo rend impossible.

II. FIN DE PARTIE ET DÉCENTREMENT

La guerre apparaît dans ces romans comme un nœud d'expériences, de scènes de basculement inscrites dans l'Histoire. Elle cristallise la relation à « l'autre », qu'il soit l'inconnu ou l'ennemi, en offrant une lecture du monde significative de l'époque qui la produit. En 1913, le regard omniscient et plénipotentiaire sur l'Afrique coloniale se lit de façon très significative dans *L'Appel des armes* d'Ernest Psichari : pour contrer son ennui, le capitaine Nangès repart en Afrique afin de quitter un « monde trop vieux » où les valeurs de la Nation et de l'Armée ne sont plus estimées. Pour lui, l'Afrique est le lieu qui permet de toucher « le grand mystère saharien. Il côtoyait le plus magnifique des abîmes et s'enivrait de son vertige⁵ » : l'Afrique offre au soldat la raison d'être que l'Europe a galvaudée. Peu y importe sa population⁶,

3. Jérôme (1871-1953) et Jean (1877-1952) Tharaud, célèbres pour leurs nombreux romans coloniaux, dont *La Randonnée de Samba Diouf*, publié en 1922, où l'on suit un jeune Africain devenu tirailleur sur le front de 14-18.

4. Michèle Touret (dir.), *Histoire de la littérature française*, Rennes, PUR, 2000, t. I, p. 111.

5. Ernest Psichari, *L'Appel des armes*, Paris, Calmann-Lévy, 1913, p. 307 et 245.

6. La population n'est pas décrite dans *L'Appel des armes*, mais elle apparaît dans le roman *Terres de soleil et de sommeil*, publié en 1908, avec des portraits ethnographiques : « Ce sont de vrais sauvages, durs comme les mots qu'ils disent, puissants et fauves. [...] Sur le sommet de leur tête se dresse une touffe de cheveux; leurs dents sont pointues, signe qu'ils mangent les hommes. » (Paris, Calmann-Lévy, 1908, p. 58.)

la mission est perçue comme un accès au sublime, alors que le lieu d'origine ne ressemble plus qu'à une chambre de malade⁷.

Ainsi, l'année 1913 se vérifie en tant qu'« ultime floraison avant la catastrophe » pour le monde européen, mais sans doute faut-il considérer qu'il y a dès cette date un passage de flambeau. Le feu destructeur qui va ravager le monde occidental a parallèlement questionné et interpellé les colonisés, avant d'allumer la flamme de l'autodétermination. Comme le dit Christophe Prochasson dans *Au nom de la patrie : les intellectuels et la Première Guerre mondiale* :

Que 1914 ait constitué la fin d'une époque n'est pas seulement une construction rétrospective. Parmi les multiples aspirations au renouveau qui s'étaient exprimées dans les années dix, nombre devaient trouver dans la Grande Guerre une issue inévitable, et somme toute acceptable. Selon une vue toute intellectuelle qui ne s'encombrait ni de problème moral ni de considérations sociales, violence et destruction devaient être source de renaissance créatrice propre à balayer les scléroses de l'avant-guerre et à en faire s'épanouir les promesses⁸.

1913 est une date symbolique qui conjugue aussi destruction et renaissance pour le monde extra-européen. Il suffit de considérer que c'est durant cette année-là que les premières lois d'apartheid furent promulguées en Afrique du Sud, alors que le 25 juin 1913 naissait Aimé Césaire, future figure incontournable du mouvement de la Négritude et de la littérature africaine, ainsi que de la vie politique française, hexagonale et martiniquaise.

Ces tensions et espérances se croisent de façon significative au sein de l'œuvre du critique, chercheur et écrivain allemand Carl Einstein, qui amorçait en 1913 une vaste réflexion

7. « Un malade ne souffre pas de l'odeur fétide de sa chambre. Mais qu'un homme sain vienne du dehors, il aura des hoquets de dégoût, et vomira. C'est notre aventure à nous gens du désert, quand nous rentrons dans la civilisation. » (*L'Appel des armes*, éd. cit., p. 323.)

8. Christophe Prochasson et Anne Rasmussen, *Au nom de la patrie : les intellectuels et la Première Guerre mondiale*, Paris, La Découverte, 1996, p. 123.

pour expliquer l'art africain, pour faire « signifier les deux objets, Picasso et l'art nègre, de la même façon⁹ ». Le premier résultat de ses réflexions est publié en pleine guerre, en 1915, sous le titre *Negerplastik / Sculpture nègre*. Avec ce petit livre qui crée l'événement, « il s'établissait désormais un processus de convergence, plus que d'influence, entre le cubisme, "art conceptuel", et l'art africain, deux mouvements artistiques qui se rejoignent dans leur volonté de saisir l'essence du réel, de signifier plus que d'imiter. L'approfondissement moderne de l'art nègre aboutit à un progrès de l'idée cubiste et à une transformation de la sculpture¹⁰ ».

Einstein récuse l'ethnographie en tant qu'évolutionnisme niant toute historicité et il s'oppose au préjugé fonctionnaliste qui fait des sculptures de simples objets. En fait, Einstein met en évidence que jusqu'alors la sculpture nègre n'a pu être un objet de connaissance artistique, car les préjugés et la mise à distance « primitiviste » rendaient toute analyse caduque. Selon Georges Didi-Huberman, la démarche d'Einstein propose une modification des modèles épistémologiques, car l'art nègre, jusqu'alors cantonné à une primitivité, est confronté à la modernité (le cubisme) et de cette collision d'un Maintenant avec un Autrefois – à saisir comme un anachronisme – naît un nouvel objet¹¹.

Le critique est convaincu qu'à l'étude de la tridimensionnalité doivent se joindre des éléments de culture africaine, mais que ceux-ci ne se laissent pas deviner par les objets plastiques eux-mêmes, comme il le précise déjà dans *Negerplastik* :

9. Klaus H. Kiefer, « Fonctions de l'art africain dans l'œuvre de Carl Einstein », in D. Droixhe et K.-H. Kiefer (éd.), *Images de l'Africain de l'Antiquité au XX^e siècle*, Francfort, Peter Lang, coll. « Bayreuther Beiträge zur Literaturwissenschaft », 1987, vol. X, p. 153.

10. Christophe Prochasson et Anne Rasmussen, *op. cit.*, p. 120.

11. Georges Didi-Huberman, « L'anachronisme fabrique l'histoire : sur l'actualité de Carl Einstein », in J.-M. Valentin (dir.), *Carl Einstein, Études Germaniques*, n° 1, 53^e année, janvier-mars 1998, p. 47.

Utiliser l'art à des fins anthropologiques ou ethnologiques, c'est à mon avis un procédé douteux, car la représentation artistique n'exprime presque rien des faits auxquels s'attache une telle connaissance scientifique¹².

Il faut donc la questionner avec l'aide d'un autre art africain, et la tradition orale des contes et légendes proposée sans paratexte ni notes de régie semble répondre à cette interrogation. Les objets poétiques sont perçus comme des entités¹³ et les lire produit une expérience qui – comme pour la sculpture – fait partie de l'œuvre. Ce projet théorique ne lui fournit pas explicitement un accès au sens et malgré la réédition de *Negerplastik* en 1920 – juste avant la publication de *Batouala, véritable roman nègre* de René Maran qui obtint le prix Goncourt – Einstein admettait dans son autre volume *La Sculpture africaine* « qu'on se heurte à de grandes difficultés, quand on cherche à expliquer l'art africain¹⁴ » ; « L'Afrique [...] se refuse obstinément à satisfaire la curiosité européenne¹⁵ ». Il constate l'impossibilité à questionner une Histoire écrite, à obtenir des explications des Africains eux-mêmes, et il reconnaît que la contrainte coloniale a rendu amnésiques les peuples, ainsi dépossédés de leur passé et de leurs croyances.

Parallèlement aux questionnements artistiques originaux d'Einstein¹⁶, la catégorie « littérature coloniale » est un fait absolu, délimité dans le temps et identifié, puisqu'il regroupe les textes produits par les Européens au sujet de l'Afrique, qu'il s'agisse d'écrivains ayant vécu sur le continent ou pas. Mais les années qui suivent la Grande Guerre voient paraître les premiers romans et récits publiés par des écrivains « indigènes » pour qui,

12. Liliane Meffre, *Carl Einstein (1885-1940). Itinéraire d'une pensée moderne*, Paris, Presses Universitaires de Paris-Sorbonne, coll. « Monde germanique », 2002, p. 115.

13. Nous pouvons tisser un lien entre cette démarche d'autonomisation, centenaire, et la revendication actuelle des écrivains que je place sous le signe de l'autodétermination poétique.

14. Carl Einstein, *La Sculpture africaine*, Paris, Crès, 1922.(1921), p. 4.

15. *Ibid.*, p. 6.

16. Concernant ces réflexions sur l'art nègre, voir mon article : « Blaise Cendrars et Carl Einstein : l'alternative africaine d'un début de siècle », *Feuille de routes*, revue de l'Association internationale Blaise Cendrars (AIBC), n° 52, printemps 2014.

comme l'a affirmé Jean-Claude Blachère : « En situation coloniale, écrire c'est déjà protester. Copier un modèle, c'est d'une certaine manière abolir les barrières et les hiérarchies¹⁷. » C'est ce que H.-J. Lüsebrinck nomme la « conquête de l'espace colonial » dans le volume qu'il consacre aux premières publications dans des journaux coloniaux¹⁸ et que les romans réalistes tels *Les Trois Volontés de Malick*, d'Amadou Mapaté Diagne en 1920, *Force Bonté* de Bakary Diallo en 1926 ou *L'Esclave* de Felix Couchoro en 1929 confortent. Ces récits sont le résultat d'une volonté de représentation de la « vie africaine » ou d'une expérience de guerre sous forme de témoignage de la condition de « tirailleurs sénégalais », mais ce sont aussi les premières traces d'une appropriation de la langue française, c'est-à-dire d'une prise de plume alors que cet acte définissait jusqu'alors le colon et son autorité.

Quand Tierno Monemembo publie 100 ans plus tard son *Terroriste noir*, il rend palpable ce que le monde colonial n'admettait pas : l'Europe n'a pas eu accès à l'Afrique ; la narratrice française de son roman n'est pas omnisciente et ne peut expliquer ou comprendre les actions, les gestes ou les réflexions de l'homme africain à honorer.

En 2013, la dénomination « littérature francophone africaine » qui s'est déployée tout au long du xx^e siècle est contestée, les écrivains contemporains ayant le plus souvent récusé les appartenances autres que celles de la langue. Je ne crois pourtant pas à cette disparition programmée : à l'heure actuelle, les romans continuent de « construire » une ou des Afriques. Il n'y a plus à affirmer une appartenance territoriale, topographique, ou idéologique, mais à créer en rendant accessible un imaginaire : il s'agit là d'une forme d'appartenance, mais en tant que topologie, soit une représentation symbolique qui travaille la langue et la culture. Le constat est valable pour des auteurs

17. Jean-Claude Blachère, *Négritures. Les Africains et la langue française*, Paris, L'Harmattan, 1993, p. 10.

18. Hans-Jürgen Lüsebrinck, *La Conquête de l'espace colonial*, Francfort/M., IKO-Verl. für Interkulturelle Kommunikation ; Québec, Nota bene, 2003.

contemporains comme Alain Mabanckou ou Fatou Diome qui réinvestissent très fortement leur culture africaine en proposant des récits où les frontières du réel, tel que perçu en Occident, sont largement franchies : pensons à *Mémoires de porc-épic*¹⁹ et à *Kétala*²⁰. Ces auteurs affichent une vision du monde porteuse d'un bagage africain, mais ils sont « libérés » de toute mission ; ils proposent librement des fictions où une tradition et un savoir sont donnés à lire sur le même plan et avec la même légitimité que toute autre représentation, donc une normalité à saisir sans filtre. Ces textes littéraires, qui sont d'abord une invention dans la langue, rendent compte d'une certaine façon « d'habiter le monde et de lui donner un sens » pour reprendre la formule de l'anthropologue Philippe Descola dans son volume *Par-delà nature et culture*²¹. Et je n'adhère pas à l'idée qu'ils confortent toujours une lecture « exotique » de l'Afrique : si les représentations proposées sont lues comme telles, c'est bel et bien parce que le regard de l'Occidental ne s'est pas modifié, que le lecteur français ne s'est pas décentré des représentations d'étrangeté véhiculée depuis un siècle, et non parce que ce monde-ci est possible ou impossible²².

III. PARAMÈTRES

Ainsi, il faut considérer que la littérature africaine francophone, en tant qu'entité – c'est-à-dire une fiction qui porte, grâce à des stratégies narratives et énonciatives, une appartenance

19. Alain Mabanckou, *Mémoires de porc-épic*, Paris, Le Seuil, 2006.

20. Fatou Diomé, *Kétala*, Paris, Flammarion, 2006.

21. Philippe Descola, *Par-delà nature et culture*, Paris, PUF, 2006. Cette très riche somme propose quatre types d'ontologies pour reconnaître ce lien : le naturalisme, l'animisme, le totémisme et l'analogique.

22. À ce titre je me distancie ici des travaux de Thorsten Schüller pour qui « il n'y a pas de "littérature africaine" parce que les auteurs africains sont "en prise" avec une image convenue de l'Afrique » (citation extraite de J.-M. Devesa et A. Maujean, « L'Afrique dans la littérature, un continent en son miroir », in *L'Afrique contemporaine*, n° 241, Paris, AFD, 2012, p. 39). Il ne me semble pas que l'on puisse reprocher aux auteurs de choisir tel ou tel mode de narration ; il serait plus productif de mettre en cause la façon dont celui-ci est (toujours) reçu.

africaine – n'est pas en train de disparaître dans un grand magma au nom de la globalisation, de la mondialisation et du champ post-postcolonial, celui des nouveaux Empires. Au contraire, il s'agit d'une nouvelle étape, qui rend compte de ce que je nommerais l'« autodétermination poétique ».

À l'heure actuelle, l'axe d'analyse ne peut plus être seulement diachronique ; les écrivains vivent sur plusieurs continents, se nourrissent de plusieurs cultures et s'associent très facilement à ce que l'on nomme aussi les « littératures migrantes ». Ainsi l'axe synchronique, qui permet de lire les contemporains en relation avec le monde me semble essentiel. En utilisant la notion d'autodétermination poétique, il est possible de parcourir ce siècle de littérature sans se heurter à des polarités qui ne sont plus repérables ou même pertinentes (dominant-dominé ; colonial-postcolonial, etc.). Les écrivains ne portent plus aucun drapeau et leurs romans sont des constructions qui ne jouent pas le jeu d'un miroir de société. Ils investissent la langue et celle-ci porte, par toutes sortes de biais, un ou des univers culturels qui se donnent à lire sans mise en condition. Les romans très contemporains sont une création consciente des rapports à l'Histoire et aux stéréotypes, tout en jouant des attentes et en les déjouant. Ce cheminement d'un siècle de littérature francophone africaine n'est pas celui d'une naissance jusqu'à une disparition, mais bel et bien celui d'un devenir, en lien avec les acteurs culturels actuels, sans frontières ou ghetto à traverser. Ce qui caractérise encore aujourd'hui cet ensemble est la mise en scène – fictionnelle, poétique – d'un imaginaire culturel, et non une appartenance territoriale ou une couleur de peau.

Les écrivains ne sont plus les Africains qu'Einstein considérait « dépossédés de leur passé », ils créent en lien avec l'Histoire, inscrits dans un présent, car il n'y a plus d'aliénation : les cultures africaines sont représentées comme n'importe quelle autre et les hiérarchies ne sont plus de mise. L'esthétique proposée fait entrer dans un univers qui forme une entité et ne doit pas être définie en fonction d'un autre. Il s'agit aussi d'une création sans complexe et l'invention dans la langue est une liberté placée hors de tout déterminisme historique répondant à l'idée

d'une « mission de l'écrivain ». L'autonomie acquise n'a plus à répondre à des codes spécifiques, tel l'écrivain africain se devant d'écrire « en malmenant le français », en truffant son texte des mots exotiques, pour faire « vrai »... Cette liberté – bien qu'elle passe par le filtre du champ littéraire français – me permet de proposer le concept d'autodétermination poétique pour lire cette histoire littéraire âgée d'une centaine d'années.

IV. L'AUTODÉTERMINATION POÉTIQUE

L'autodétermination est un concept qui recouvre un principe politique et juridique : celui-ci a été conçu à l'origine comme « un droit individuel de rébellion contre la tyrannie, (qui) se confond avec [l'histoire] des luttes successives que les peuples ont menées contre différentes formes de la domination²³ ». Ce droit s'est développé avec les déclarations sur l'octroi des indépendances aux peuples et pays coloniaux. Il s'agit d'un droit nouveau²⁴ reconnu pour tous les peuples à disposer d'eux-mêmes : ce qui signifie droit à l'autodétermination et à l'indépendance. Il serait faux de croire que l'autodétermination se limite au droit ou à la volonté politique ; ce principe investit le champ de la culture. L'autodétermination représente une tentative de reconquête de soi et implique la nécessité du respect de l'identité culturelle et donc d'un droit à la différence. Ainsi, identité culturelle et autodétermination sont deux concepts indissociablement liés. L'autodétermination culturelle peut être définie comme étant « le droit de tous les peuples de ne pas se voir imposer une culture étrangère, le droit à l'usage de leur langue et à la pratique de leur religion, ou encore comme étant le droit d'opter pour des institutions politiques, juridiques, économiques et sociales en accord avec les valeurs fondamentales de leur culture²⁵ ».

23. Marianne Betty Wilhelm, *Autodétermination et culture*, thèse dactylographiée, Université de Genève – IUHEI, 1992, p. 6.

24. La Charte des Nations Unies a rendu ce droit applicable dès le 26 juin 1945, mais il était encore discuté en 1971.

25. Ces caractéristiques sont proposées par M.B. Wilhelm, *op. cit.*, p. 10. Quant à la définition d'une culture, l'auteure reprend les propositions de R. Preiswerk

Il me semble judicieux d'utiliser ce concept en revenant à sa première acception, c'est-à-dire une représentation individuelle, puisque la littérature ne peut être conçue comme un fait communautaire. Les récits de fiction de la littérature francophone d'Afrique noire réinvestissent le réel, proposent un sens du monde en jouant d'un imaginaire qui prend forme grâce à un espace, une temporalité, des personnages et des pratiques énonciatives et stylistiques qui attestent d'une construction autonome. En utilisant ce concept, il est possible de placer dans un continuum les phases temporelles et spatiales qui ont été créées par l'histoire littéraire pour caractériser cette production. Alors que ces étapes ont été le plus souvent constituées par contrastes ou opposition, la production actuelle peine à trouver une place dans la logique coloniale-postcoloniale qui répondait principalement à un axe temporel et historique. Avec notre proposition, l'autodétermination poétique peut être envisagée selon un axe diachronique et synchronique qui lie la production poétique à une expérience et une présence au monde, spécialement grâce à l'ethos constitué par le texte. Ainsi, nous proposons la reconnaissance de six phases significatives²⁶ pour l'histoire littéraire francophone africaine, en considérant que l'énonciation, donc la prise en charge du discours et du récit, est un principe organisationnel essentiel pour caractériser cette autodétermination poétique :

et D. Perrot (*Ethnocentrisme et Histoire*, Paris, Anthropos, 1975), qu'elle cite page 18 : « ensemble de valeurs, comportements et institutions d'un groupe humain qui est appris, partagé et transmis socialement. Elle comporte toutes les créations de l'homme : cosmogonies, modes de pensées, image de l'homme, Weltanschauung, système de valeurs, religion, coutumes, symboles, mythes ; mais aussi les œuvres matérielles de l'homme, la technologie, les modes de production, les systèmes des échanges ; en outre, les institutions sociales et les règles morales et juridiques. »

26. Cette proposition en six temps ne bouleverse pas les Histoires littéraires déjà existantes. Elle observe ce siècle d'écriture – très brièvement dans le cadre de cet article – en ne se fixant pas sur les polarités, mais en repérant le cheminement d'une autodétermination qui implique de se détacher, dans notre extrême contemporain, de l'espace de production.

1. Affirmation

Prise de conscience d'un droit de parole et d'existence. Captation par imitation de la langue « de l'autre », du colon, pour faire connaître un monde jusqu'alors nié. Il s'agit d'un premier décentrement du regard²⁷ qui s'observe dans des romans réalistes où le narrateur est un Africain.

2. Contestation

La table rase préconisée par la colonisation est récusée et une revendication identitaire s'organise à Paris, où un groupe de jeunes étudiants – Aimé Césaire, Léopold Sédar Senghor, Léo-Gontran Damas et encore Ousmane Socé – fonde le mouvement de la Négritude²⁸. Puis, jusque dans les années 1950, la voix de la dénonciation passe de celle du poète à celle de l'enfant, figure du naïf qui voit sans comprendre²⁹.

3. Révolution

Les textes déplacent l'effet de réel dans la matérialité de la langue française. La norme transmise est travaillée de l'intérieur par les écrivains qui exploitent parallèlement leurs savoirs : syntaxe, néologismes, intertextes sont intégrés à la langue française. Il s'agit d'un processus de renversement dont Ahmadou Kourouma, Yambo Ouologuem et Sony Labou Tansi sont les figures phares.

4. Démocratisation

Création marquée par les romans polyphoniques qui ouvrent le champ de la représentation et des vérités multiples.

27. Les romans déjà cités : *Les Trois Volontés de Malick* (A.M. Diagne, 1920); *Force Bonté* (Bakary Diallo, 1926); *L'Esclave* (Felix Couchoro, 1929) trouvent facilement une place ici.

28. Ces jeunes étudiants, écrivains et poètes, ont tous été marqués par le roman de René Maran, *Batouala, véritable roman nègre*, paru en 1921 et lauréat du prix Goncourt.

29. Pensons à *Une vie de boy* de Ferdinand Oyono (1956), au *Pauvre Christ de Bomba* de Mongo Beti (1956), mais aussi à *L'Aventure ambiguë* de Cheikh Hamidou Kane (1961) ou encore à la poésie de Tchikaya U Tam'si, par exemple.

La démocratisation des voix fait écho à la mise en question du pouvoir politique autoritaire impliquant aussi une introspection de société qui questionne le passé et le présent. Les romans d'Ahmadou Kourouma, de Tierno Monenembo, d'Emmanuel Dongala et Henri Lopes, parmi les plus significatifs, ont donné forme à cette mise en question du pouvoir³⁰.

5. Démultiplication

De nouvelles voix, les femmes et les enfants, jusqu'alors silencieuses et subalternes, surgissent. Amorcée timidement en 1979 par Mariam Bâ, la prise de parole féminine a essaimé très rapidement en proposant d'autres types de discours et les personnages qui n'étaient jusqu'alors qu'objets sont devenus sujets³¹. Parallèlement, la violence qui ravage les sociétés africaines aux prises avec des guerres civiles est devenue sujet fictionnel. Sortis de presse dès l'an 2000, de nombreux romans donnent la parole à des enfants-soldats, subalternes devenus victimes et bourreaux d'une société sans repères qui, à travers ses nouveaux enfants-terribles, révèle sa propre démesure³².

6. Migrance

Les récits de fiction de notre extrême contemporain attestent d'une grande liberté de référents et de formes; ils pratiquent la mise à plat de l'Histoire, de la tradition et des stéréotypes, sans complexe. Les personnages affichent une conscience du monde

30. Tout autant que le pouvoir, c'est bien la remémoration du passé et la recréation de liens entre passé et présent qui nourrit l'œuvre du mémorialiste, autant que du romancier, Hampaté Bâ.

31. Qu'il suffise de citer Ken Bugul, Calixte Beyala, Fatou Diome, Véronique Tadjo, Leonora Miano, etc.

32. Nous pouvons évoquer les très étudiés *Allah n'est pas obligé* d'Ahmadou Kourouma, *Le dernier des Orphelins* de Tierno Monenembo, *Johnny chien-méchant* d'Emmanuel Dongala, *Notre-Dame du Nil* de Scholastique Mukasonga et *Murambi, le livre des ossements* de Boubacar Boris Diop. À propos des nouveaux enfants-terribles, voir : Ch. Le Quellec Cortier, « Birahima, Faustin, Johnny et les autres : l'enfant-terrible à l'école de l'enfant-soldat », *Éthiopiennes*, n° 89, 2^e semestre 2012, p. 93-106.

et ils en sont partie prenante, en croisant les espaces et les temporalités³³.

Les écrivains de cette dernière catégorie appartiennent à ce que l'on nomme volontiers le monde globalisé, monde où les Empires ont changé de formes. Ces nouveaux impérialismes rendent souvent caduques les oppositions binaires qui ont nourri les études postcoloniales et les analyses à mener ne doivent donc plus s'appuyer sur des cartographies et des identités prédéfinies; il ne s'agit plus de se lier à des topographies mais à des topologies, des espaces mentaux et symboliques. La littérature africaine existe et se caractérise avant toute chose par la mise en scène d'un imaginaire africain, d'ailleurs très présent dans de nombreux romans récents parus en français et édités en France. Il ne s'agit pas de juger s'il s'agit d'une image convenue ou pas³⁴, mais plutôt de constater à quel point les images des « mondes africains » sont librement exploitées par les écrivains, qu'ils s'adressent à des « parents africains » ou des lecteurs « étrangers », pour reprendre la scène énonciative proposée par *Le Terroriste noir* de Monenembo.

V. MIGRANCE

L'effacement des polarités rend compte d'une mouvance parallèle à l'instabilité du monde et des référents. Les représentations fictionnelles contemporaines font une large place à cette instabilité identitaire et à ce titre, les imaginaires africains croisent de façon synchronique l'ensemble que l'on nomme volontiers les littératures migrantes, c'est-à-dire les textes de fiction exogènes à une littérature nationale, territoriale. Ces « cultures hors-sol », bien que pratiques anciennes, ont régulièrement alimenté des débats où tant scientifiques que consommateurs exprimaient leurs inquiétudes face à ce qu'ils considéraient comme une production contre-nature : les racines

33. Nous pouvons faire référence à Alain Mabanckou, Fatou Diome, Kossi Efoui, Wilfried N'Sondé, Abdourahman A. Waberi, ou encore Tierno Monenembo.

34. Voir notre note 22.

se développent dans un milieu qui n'est pas la terre, mais au contraire dans un matériau reconstitué, neutre et inerte. Par ramification symbolique, ce lexique hydroponique a essaimé avec succès dans le monde des représentations imaginaires, où le végétal a pris densité humaine. L'homme y est devenu sujet de ce « déracinement » et sa langue, son expressivité ont développé un caractère « rhizomatique » par le biais de bourgeons aux orientations indéterminées, créant ainsi des objets littéraires transculturels, de ceux qui ont une vocation de « passage³⁵ ».

Dans notre monde contemporain, les frontières nationales ne peuvent plus se prévaloir symboliquement d'une unité culturelle ou créatrice. Il me semble donc important de retenir que ces « littératures migrantes » désignent des textes dont l'énonciation thématise souvent l'exil, la migration, l'immigration. Elles sont poétiquement un espace de déplacement, de hors-lieu ou de l'entre-deux où se négocient des appartenances multiples dont la langue est le médium. La langue participe d'un processus de « construction » ou de reconstruction, elle donne voix à la tentative d'une habitation de la langue, en faisant percevoir cet entre-deux qui est l'espace à construire, sans territoire à cartographier.

Cet enjeu touche toute la littérature contemporaine et Pierre Ouellet, dans son essai *L'esprit migrateur*, propose de distinguer quatre classes de personnages dans l'esthétique migrante, car pour lui la littérature contemporaine est le lieu de naissance d'une nouvelle subjectivité qui se fonde sur cette migration du « moi »³⁶. Les personnages sont des ethos qui rendent compte, d'une façon ou d'une autre, d'une instabilité énonciative propre à notre monde contemporain. Il y a d'abord « l'étranger, l'exilé, le voyageur » qui thématise le flux migratoire et atteste d'une nouvelle subjectivité fondée sur l'agir. Le personnage de l'« artiste, écrivain, penseur »

35. La transculturalité est définie comme un « ensemble de transmutations constantes; [...] un processus dans lequel on donne quelque chose en échange de ce que l'on reçoit : les deux parties s'en trouvent modifiées. Il en émerge une réalité nouvelle ». La définition est proposée par Fernando Ortiz, en 1940 déjà. Cité par Jean Lamore, « Transculturation : naissance d'un mot », *Vice Versa*, n° 21, Montréal, novembre 1987.

36. Pierre Ouellet, *L'esprit migrateur*, Montréal, VLB Éditeur, 2005, p. 26-27.

illustre une migration plus métaphorique, à saisir dans l'altérité propre de l'expérience esthétique. À nouveau, il y a là une subjectivité fondée sur l'agir. Ouellet propose aussi « le fou, le dément, le névrotique », personnages envahis par une altérité qui les mue en pur pathos ; ils sont traversés par – mais ne traversent pas – un flux d'identités toutes hétérogènes. Leur subjectivité est donc fondée sur le pâtir. La quatrième catégorie est formée de « l'exclu, marginal, itinérant » dont l'identité se trouve mise en cause par le rétrécissement de son espace d'existence ou de son champ d'appartenance : le personnage « migre » sur place, dans un non-lieu ; cette nouvelle forme de subjectivité peut être perçue comme une épreuve radicale de l'altérité qui nous fait et nous façonne.

Avec ces propositions, l'altérité n'est donc plus à lire dans celui qui nous fait face, dans la représentation de l'autre forcément différent ou étranger, mais se repère au sein du même être, du même corps, du même esprit, de la même langue. Ce retour au « Je est un autre » de Rimbaud me paraît la confirmation du dépassement des polarités qui ont caractérisé l'histoire littéraire francophone et la nécessaire réévaluation des analyses à effectuer. L'« autodétermination poétique » qui se joue actuellement dans la littérature francophone africaine est en phase avec cette représentation globalisante de la littérature contemporaine. Ce concept permet, à mes yeux, de saisir sa naissance à partir des surges de la littérature coloniale jusqu'à ses transformations actuelles, en lien direct avec la circulation des savoirs et des imaginaires.

Les littératures de l'Afrique, dans le monde, existent et se revendiquent.

BIBLIOGRAPHIE

- BETI Mongo, *Le pauvre Christ de Bomba*, Paris-Dakar, Présence africaine, 1956.
 BLACHÈRE Jean-Claude, *Négritures. Les Africains et la langue française*, Paris, L'Harmattan, 1993.

- COUCHORO Felix, *L'Esclave*, Lomé, Akpagnon, 1929.
 DESCOLA Philippe, *Par-delà nature et culture*, Paris, PUF, 2006.
 DEVESA Jean-Michel et MAUJEAN Alexandre, « L'Afrique dans la littérature, un continent en son miroir », *Afrique contemporaine*, Paris, AFD, n° 241, 2012.
 DIAGNE Amadou Mapaté, *Les Trois Volontés de Malick*, Paris, Larousse, 1920.
 DIALLO Bakary, *Force Bonté*, Paris, F. Rieder, 1926.
 DIDI-HUBERMANN Georges, « L'anachronisme fabrique l'histoire : sur l'inactualité de Carl Einstein », in J.-M. Valentin (dir.), *Carl Einstein, Études Germaniques*, n° 1, 53^e année, janvier-mars 1998.
 DIOME Fatou, *Kétala*, Paris, Flammarion, 2006.
 EINSTEIN Carl, *La Sculpture africaine*, Paris, Crès, 1922 (1921).
 KANE Cheick Hamidou, *L'Aventure ambiguë*, Paris, Julliard, 1961.
 KIEFER Klaus H., « Fonctions de l'art africain dans l'œuvre de Carl Einstein », in *Images de l'Africain de l'Antiquité au XX^e siècle*, D. Droixhe et K.H. Kiefer (éd.), Francfort, Peter Lang, coll. « Bayreuther Beiträge zur Literaturwissenschaft », 1987, vol. X.
 LAMORE Jean, « Transculturation : naissance d'un mot », *Vice Versa*, n° 21, Montréal, novembre 1987.
 LE QUELLEC COTTIER Christine, « Birahima, Faustin, Johnny et les autres : l'enfant-terrible à l'école de l'enfant-soldat », *Éthiopiennes*, n° 89, 2^e semestre 2012.
 — « Blaise Cendrars et Carl Einstein : l'alternative africaine d'un début de siècle », *Feuille de routes*, revue de l'Association internationale Blaise Cendrars (AIBC), n° 52, printemps 2014.
 LÜSEBRINK Hans-Jurgen, *La Conquête de l'espace colonial*, Frankfurt/M., IKO-Verlag für Interkulturelle Kommunikation ; Québec, Nota bene, 2003.
 MABANCKOU Alain, *Mémoires de porc-épic*, Paris, Le Seuil, 2006.
 MARAN René, *Batouala, véritable roman nègre*, Paris, Albin Michel, 1938 (1921).
 MEFFRE Liliâne, *Carl Einstein (1885-1940). Itinéraire d'une pensée moderne*, Paris, Presses Universitaires de Paris-Sorbonne, coll. « Monde germanique », 2002.
 MONENEMBO Tierno, *Le Terroriste noir*, Paris, Le Seuil, 2012.

- OUELLET Pierre, *L'esprit migrateur. Essai sur le non-sens commun*, Montréal, VLB Éditeur, 2005.
- OYONO Ferdinand, *Une vie de boy*, Paris, Julliard, 1956.
- PREISWERK Roy et Perrot Dominique, *Ethnocentrisme et Histoire*, Paris, Anthropos, 1975.
- PROCHASSON Christophe et RASMUSSEN Anne, *Au nom de la patrie : les intellectuels et la Première Guerre mondiale*, Paris, La Découverte, 1996.
- PSICHARI Ernest, *Terres de soleil et de sommeil*, Paris, Calmann-Lévy, 1908.
- *L'Appel des armes*, Paris, Calmann-Lévy, 1913.
- THARAUD Jérôme et THARAUD Jean, *La Randonnée de Samba Diouf*, Paris, Plon, 1922.
- TOURET Michèle (dir.), *Histoire de la littérature française*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2000, t. I.
- WILHELM Marianne Betty, *Autodétermination et culture*, thèse dactylographiée, Université de Genève – IUHEI, 1992.

PARTIE II

LA PENSÉE DE LA VIE EN QUESTION

Table des matières

Introduction	
1913 cent ans après : enchantements et désenchantements par <i>Marie-Paule Berranger et Colette Camelin</i>	5

PERSPECTIVES HISTORIQUES

I. Tout le xx ^e siècle était-il dans 1913 ? par <i>Pascal Ory</i>	61
II. Jaurès et Péguy face au « monde moderne » en 1913 par <i>Colette Camelin</i>	75
III. Les Décades de Pontigny en 1913 : une histoire de la « glocalisation » dans la première mondialisation- globalisation par <i>François Chaubet</i>	107
IV. La littérature francophone d'Afrique noire au prisme d'une poétique de l'autodétermination par <i>Christine Le Quellec Cottier</i>	127

LA PENSÉE DE LA VIE EN QUESTION

I. À l'épreuve de la guerre et du siècle : d'une philosophie de la vie à une autre par <i>Frédéric Worms</i>	147
II. Nietzsche, rencontres avec le pragmatisme (1913-2013) par <i>Louis Pinto</i>	167
III. Proust, Stravinsky, Freud, avant les horreurs de la guerre par <i>Christophe Paradas</i>	189

AVENTURES DU ROMAN

- I. Ce que ne savaient pas les lecteurs
de *Du côté de chez Swann*
par *Pierre-Louis Rey* 215
- II. Le romanesque contre la « littérature »
par *Hélène Baty-Delalande* 233
- III. Nouvelles voies romanesques
(Alain-Fournier, Larbaud)
par *Françoise Simonet-Tenant* 251
- IV. *Jean Barois* et sa postérité : de « l'état de dialogue »
au dialogue dans tous ses états
par *Marie-Hélène Boblet* 271

« À QUOI BON DES POÈTES ? »

- I. « À quoi bon des poètes en ces temps de détresse ? »
par *Marie-Paule Berranger* 289
- II. Le mythe du Transsibérien
par *Claude Leroy* 325
- III. 1913-2013 dans la poésie russe. À la recherche
d'une Europe perdue
par *Anne Faivre Dupaigne* 343
- IV. 1913 en abyme
par *Laurence Campa* 369

LES AVANT-GARDES SUR LA BRÈCHE

- I. La critique d'art d'Apollinaire en 1913
par *Patrick Née* 387
- II. Topie wilhelminienne et utopies expressionnistes
ou comment réenchâter le monde ?
par *Maurice Godé* 409

- III. Un enchantement désenchanté : la poupée
d'Oskar Kokoschka (1886-1980)
par *Silkè Schauder* 433
- IV. L'art « nouveau » à l'*Armory Show*
(New York, 1913) : quelles conséquences pour la poésie
américaine d'aujourd'hui ?
par *Hélène Aji* 447
- V. Décloisonner l'affect/repenser l'avant-garde
avec Roger Fry et le Groupe de Bloomsbury :
le cas des Ateliers Omega
par *Catherine Bernard* 461

1913 EN SPECTACLE

- I. 1913 : un mythe musical
par *Claude Coste* 479
- II. Cinéma 1913
par *Francis Vanoye* 493
- III. 1913 : le théâtre au seuil du xx^e siècle ?
par *Marco Consolini* 507
- Textes publiés en 1913 527
- Index 535
- Liste des auteurs 559
- Remerciements 575